

## Images du réel

---

Nanni Moretti... Il timoniere  
Number 248, April–June 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47531ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)  
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2007). Review of [Images du réel]. *Séquences*,(248), 52–55.



Les visages de la misère... et de la solidarité sociale

## LA DIGNITÉ DU PEUPLE

### Peu d'espoir, mais beaucoup d'entraide

L'Argentin Fernando E. Solanas correspond en tous points à ce qu'il est convenu d'appeler un cinéaste engagé. Son précédent documentaire, **Mémoire d'un saccage**, s'intéressait à l'aspect politico-économique de la récente crise financière de son pays. **La Dignité du peuple** se penche maintenant sur les conséquences sociales d'une telle crise. Le commentateur politique qu'était alors Solanas devient ici portraitiste. Un à un défilent les visages de la misère, mais aussi de la solidarité sociale. Peu d'espoir, mais beaucoup d'entraide.

PHILIPPE JEAN POIRIER

Fernando E. Solanas est sans doute à l'Argentine ce que Denys Arcand fut un jour pour nous au Québec avec ses films **On est au coton** et **Le Confort et l'indifférence**; c'est-à-dire un documentariste-théoricien qui, muni d'une grille d'analyse serrée, s'applique à dégager les messages du réel.

Le virage néo-libéral de Carlos Menem a fait mal à l'Argentine, et le cinéaste argentin colle à cette réalité film après film. Solanas s'intéresse cette fois-ci tant aux petits gestes qu'aux plus grands mouvements de résistance qui sont nés au sein de la population, à la suite de la crise financière de 2001. Les exemples foisonnent en ce sens. Les uns organisent une cantine de village et mettent en commun leurs ressources limitées pour nourrir les enfants. Les autres revendiquent les terres qui leur ont été saisies, à la suite de la hausse « usurière » des taux d'intérêt. Le cinéaste fait aussi état des mouvements contestataires plus musclés, comme celui des « piqueteros » qui ont niché leur campement sur les routes névralgiques du pays, et qui finalement ont eu la tête du gouvernement.

Mais à vouloir tout dire, tout montrer, le cinéaste finit par se disperser. On entre et on sort de la vie de ces Argentins déshérités, sans même avoir eu le temps de saisir toutes les implications de leurs démarches. Les images sont toutefois saisissantes. Les témoignages recueillis sont « corroborés » par des documents d'archives sur des émeutes ou des manifestations. On voit des gens très émotifs qui veulent être entendus, et qui sont parfois victimes de la brutalité policière. Le film suscite l'indignation, par le choix des situations exposées, extrêmes dans leur injustice, et par la manière dont cette histoire nous est racontée.

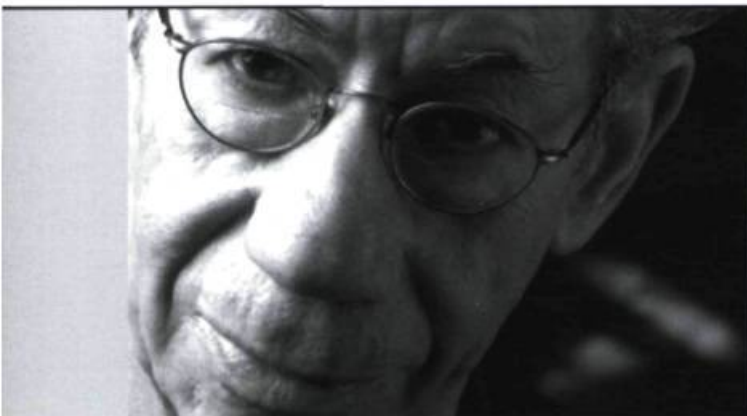
Les points de repère politico-économiques servent de toile de fond; ils surgissent comme la manchette d'un scandale, en lettres blanches sur fond noir. C'est un peu clinquant, ringard, mais ça communique une énergie, une urgence d'agir. Solanas inverse le procédé propagandiste, il s'en sert à une autre fin.

La démarche qui nous est proposée est éminemment politique, en ce sens qu'elle cherche à faire avancer sur le terrain certaines idées de gauche propres au cinéaste. Ne pas en tenir compte, c'est passer à côté de l'essentiel. Et ne pas y réfléchir, c'est aussi ne pas entrer dans la dialectique du film. **Mémoire d'un saccage** nous renvoyait sur plusieurs points à l'actualité québécoise. La privatisation des soins de santé, la privatisation des grandes industries nationales, la concentration de la presse, etc. Le virage néo-libéral de Menem, c'est la réingénierie des Libéraux en version *hard*, portée à la puissance dix, avec des conséquences autrement plus désastreuses.

Pensons un instant à l'hymne des Loco Locass, « Libérez-nous des Libéraux ». Que reprochaient nos rappeurs nationalistes à Jean Charest ? De « charcuter en charpie la charpente de la maison qu'on a mis 40 ans à bâtir. » Avec le recul, force est d'admettre que cette lecture collerait davantage à la réalité argentine qu'aux tergiversations libérales... La réaction des Argentins s'apparente d'ailleurs à celle des Locass, car eux aussi brandissent « le poing de la Patrie à la face des bandits. »

**La Dignité du peuple** est sans équivoque sur ce point. Les Argentins du film puisent leur force et leur courage d'agir à même le sentiment de fierté nationale. « La Nation » et « la souveraineté du peuple » sont des expressions qui jalonnent le film. Les femmes qui cherchent à interrompre la vente des terres le font en chantant l'hymne national de l'Argentine; c'est tout dire. Si ce film peut avoir une quelconque « utilité » au Québec, ce pourrait être qu'il nous permette de mieux comprendre le nationalisme défendu par certains artistes engagés, tels que les Loco Locass. Leur nationalisme ressemble davantage à un appel à la solidarité « du peuple » qu'à un appel au repli sur soi identitaire. Mais tout cela, encore, reste subjectif, et très délicat...

■ **LA DIGNIDAD DE LOS NADIES** Argentine / Brésil / Suisse 2005, 120 minutes — Réal. : Fernando E. Solanas — Scén. : Fernando E. Solanas — Images : Fernando E. Solanas — Mont. : Juan Carlos Macías — Son : Marcos Dickinson — Prod. : Fernando E. Solanas — Dist. : Métropole Films Distribution.



Gabor Szilasi, photographe

## L'ESPRIT DES LIEUX Des photos qui parlent

« Et j'ai hâte à il y a quelques années, l'avenir est aux sources. » C'est sur ces vers de Gaston Miron que se termine le documentaire de Catherine Martin. Car pour la réalisatrice, revenir au passé n'est pas nécessairement nostalgique, c'est aussi une façon de réfléchir à l'avenir et de mieux nous connaître en tant que collectivité.

FRANCINE LAURENDEAU

À l'origine du film, il y a des photos de Gabor Szilasi. Qui est Gabor Szilasi ? Né en 1928 à Budapest, il vit et travaille à Montréal depuis 1957. Photographe à l'Office du film du Québec, il s'est familiarisé avec les régions rurales de la province. Il a exercé une influence marquante sur plus d'une génération de photographes puisqu'il a enseigné la photographie pendant vingt-cinq ans. En 1970, il parcourait les routes de la région de Charlevoix dont il photographiait en noir et blanc les paysages, les maisons, les habitants avec son appareil photo grand format (4 x 5). Il y a quelques années, Catherine Martin a découvert ces photos et a tout de suite eu conscience de leur valeur de témoignage sur un monde appelé à disparaître : « Je me suis dit : cela n'existe plus, on ne voit plus des femmes comme ces deux vieilles dames vêtues de noir, à la sortie d'une église, le chapelet bien en vue, serré dans leurs mains. Elles sont mortes et elles ont emporté avec elles leur époque et une part de notre culture. »

**La forme de L'Esprit des lieux finit par séduire : la charpente détaillée d'un moulin qui tourne toujours, la carcasse de ce qui fut la plus belle goélette de Saint-Joseph-de-la-Rive, la beauté tranquille des paysages...**

C'est pour cela que, quelque trente-cinq années plus tard, la cinéaste a suivi l'itinéraire emprunté par le photographe en 1970. Et en guise de préambule on voit Gabor Szilasi marcher dans un champ pour y planter sa caméra. Il cadre, de loin, le village de St-Hilarion qu'il a croqué trente-cinq ans plus tôt. La structure du film est systématique : chaque segment commence par le nom du lieu suivi d'une photographie qui y a été prise. On passe ensuite du noir et blanc de jadis à la couleur du coin de terre filmé aujourd'hui par Carlos Ferrand. Catherine Martin, qui ne craint pas la lenteur, prend le temps qu'il faut pour bien installer la photo qui va servir de base à la séquence. Elle va

ensuite poser des questions aux témoins retrouvés sur ce qu'était la vie dans ce temps-là. Trente-cinq ans, ce n'est pas si loin, pensez-vous ? On est étonné de constater l'écart qui existe entre cette époque et aujourd'hui. Pendant chaque soir du mois de mai, le mois de Marie, tous les jeunes du rang Sainte-Marie, à Baie-Saint-Paul, venaient réciter le chapelet et chanter des hymnes religieux au pied de la croix du chemin. À Saint-Bernard, à l'Île-aux-Coudres, le vêtement des femmes devait être sombre, les couleurs vives étant mal vues et le rouge pratiquement interdit. La touchante Marie Tremblay, révélée par les films de Pierre Perrault, a du reste été photographiée par Gabor Szilasi. Elle est morte à 91 ans, sans maladie, simplement « parce que sa vie était finie », raconte un parent, une « belle partance ».

Si on ne partage pas nécessairement la fascination de la cinéaste pour ces caractéristiques du passé, on doit reconnaître l'intérêt que représentent ces témoignages et s'incliner devant le respect avec lequel la cinéaste traite ses personnages qui, mis en confiance, racontent en toute innocence leurs souvenirs d'une époque disparue. On est parfois à la limite du kitsch, comme dans cette séquence où, poussée par la réalisatrice, une dame détaille à n'en plus finir les accessoires pieux hétéroclites qui ornent un petit oratoire privé depuis une centaine d'années. Il y a même une statuette qui, boîte à musique, fait entendre un *Ave Maria*...

Mais la forme de **L'Esprit des lieux** finit par séduire : la charpente détaillée d'un moulin qui tourne toujours, la carcasse de ce qui fut la plus belle goélette de Saint-Joseph-de-la-Rive, la beauté tranquille des paysages de Charlevoix, la silhouette d'un arbre solitaire se déployant au milieu d'un champ, la musique de Robert Marcel Lepage qui accompagne sans illustrer les images, tout cela possède une force et un charme certains.

■ Canada [Québec] 2006, 84 minutes — **Réal.** : Catherine Martin — **Scén.** : Catherine Martin, inspiré des photos de Gabor Szilasi — **Images** : Carlos Ferrand — **Mont.** : Louise Côté — **Mus.** : Robert Marcel Lepage — **Son** : Marcel Chouinard — **Prod.** : Claude Cartier — **Contact** : Film en vue.



Une leçon de vie

## À FORCE DE RÊVES Dans la joie

**À force de rêves** fait partie de ces œuvres que l'on appelle des « leçons de vie ». S'il est facile pour ce type d'œuvre de sombrer dans le prêchi-prêcha moralisateur, il fallait compter sur l'immense talent de Serge Giguère pour ne pas tomber dans le panneau. Avec tout le doigté et l'humour qu'on lui connaît, il porte son regard vrai et sincère sur trois hommes et deux femmes, âgés de 72 à 94 ans, aussi remarquables qu'ils sont également tout ce qu'il y a de plus ordinaires, en ce sens que leur fragilité bien humaine ressemble à celle de chacun d'entre nous.

CLAIRE VALADE

Sans jamais effleurer cette détestable condescendance qui caractérise certains documentaires du même type — ce ton qui suggère « Regardez ces gens, comme ils savent vivre dans la simplicité et le don de soi » —, Serge Giguère filme ses personnages avec le plus grand respect, mais sans pour autant rien cacher de leurs défauts, ni de leur santé plus ou moins déclinante, ni de leur lucidité face à une fin qui approche forcément plus pour eux que pour nous.

Avec son formidable sens de l'observation, Giguère s'invite dans leur chez-soi avec sa caméra et son micro, et les cinq personnes qu'il a choisies — Reine Décarie, la religieuse professeure de musique; Jean Lacasse, l'amoureux d'antiquités québécoises; Ray Monde, la peintre aux couleurs vibrantes; Gérard Allaire, l'homme de la terre; et Marc-André Péloquin, le magicien de l'aéromodélisme — l'accueillent à bras ouverts. Heureux de le voir arriver, il sont toujours prêts à partager avec lui leur passion de vivre et leurs petits bonheurs, même dans leurs moments les moins lumineux. Le cœur fragile, M. Péloquin atterrit à l'hôpital en cours de tournage, ce qui ne l'empêche pas de recevoir son réalisateur avec la même chaleureuse disponibilité, si ce n'est sa bouillonnante énergie habituelle. Ainsi, Giguère pénètre certes au cœur de l'intimité de ses personnages — un travail risqué parce que délicat et forcément dérangeant —, mais il le fait avec un soin tel qu'il n'envahit ni ne perturbe jamais la vie privée de ceux-ci.

Ce faisant, par une mise en scène sobre et discrète, Giguère se place au service de son sujet et brosse cinq portraits par touches impressionnistes. S'attardant à ces petits détails qui captent l'indicible et l'impalpable de ce qui constitue l'essence d'un être humain particulier, il trouve la poésie et l'humour des gestes familiers et, ainsi, ouvre la porte aux liens existants entre tous ces destins pourtant indépendants. Derrière Reine Décarie en voiturette motorisée filant à toute allure loin devant la caméra dans les corridors de sa résidence, derrière les coups de pinceau

bleu et jaune de Ray Monde courant sur des toiles d'une puissance d'évocation étonnante, derrière cet énorme érable passant sous la tronçonneuse de M. Allaire, derrière les superbes avions modélisés de M. Péloquin virevoltant dans le ciel d'été ou derrière ce merveilleux camp de bûcheron miniature de fabrication artisanale trônant au cœur de la collection d'objets patrimoniaux de M. Lacasse, c'est un profond besoin de liberté et d'expression personnelle qui explose à l'écran et, surtout, un désir de communion avec le monde qui les entoure.

Soutenu par le montage habile et quasi effacé de sa monteuse Louise Dugal, Giguère sait laisser parler les images, leur donnant un poids d'évocation aussi fort que les mots sont précis. Il bâtit ainsi une trame narrative calquée sur les saisons et le temps qui passe, lentement et naturellement, à l'écran comme dans la vie réelle de ses cinq personnages. Les bâtiments délabrés de la ferme de M. Dallaire font écho aux ravages de la santé défaillante, à la mort qui guette, mais cet arbre aux branches bourgeonnantes malgré son tronc rongé parle bien du caractère vaillant et tenace de chacun de ces formidables retraités. Parfaitement équilibrée, la structure filmique laisse les séquences s'étaler dans le temps, simplement, jamais trop longues, permettant aux personnages de s'exprimer et à l'action ou même à un état de se déployer dans leur entièreté sans jamais s'étirer.

L'entraînante musique de Gaston Melançon et de son *big band*, à la fois nostalgique et vivante, appuie ces témoignages d'une émotion vive et touchante, célébrant l'expérience et la philosophie de vie des personnages au même titre que l'âge de chacun — cet âge qui n'arrête pas d'avancer et qui les incommodent autant qu'ils en sont fiers, ayant fait la paix avec leur vieillesse dans une sérénité des plus lucides. **À force de rêves** est un film sur la joie et dans la joie.

■ Canada [Québec] 2006, 83 minutes — **Réal.** : Serge Giguère — **Scén.** : Serge Giguère — **Images** : Serge Giguère — **Mont.** : Louise Dugal — **Son** : Claude Beaugrand — **Avec** : Gérard Allaire, Reine Décarie, Jean Lacasse, Ray Monde, Marc-André Péloquin — **Prod.** : Nicole Hubert, Sylvie Van Brabant, Colette Loumède — **Dist.** : K-Films Amérique.



## CES FILLES-LÀ

Qui s'est rendu au Caire connaît la pire et le meilleur que peut offrir cette mégalopole du monde musulman. Outre les temples pharaoniques ou les monumentales pyramides, se dressent également des ruelles pauvres de la capitale arabe des âmes humaines, à la fois fragiles et impétueuses.

**Ces filles-là** est un long métrage documentaire qui raconte la vie de Tata, Mariam, Abir et Donia. Ces adolescentes vivent dans la rue et cet univers cairote nous plonge directement dans la violence et le rejet; elles ont pour seule satisfaction la liberté d'avoir au moins pu choisir leur destin.

Triste consolation en fait, puisque « ces filles-là » ne doivent pas seulement subir quotidiennement la misère de l'itinérance, elles doivent aussi se confronter à une société dont les carcans religieux et patriarcaux représentent une véritable arme de destruction. Quelques espoirs tout de même.

Le documentaire-choc de Tahani Rached réussit le tour de force de dévoiler l'intimité, les coups bas et les rayons de soleil. **Ces filles-là** est une œuvre fragile. On y sent la patience et la retenue. Et puis comment ne pas parler de Hind, une femme voilée et pratiquante qui vient en aide aux adolescentes sans l'intention de juger ou de mépriser? Témoin de cette rencontre, l'objectif de la caméra nous donne à voir que, malgré tout, la bonté trouve toujours son chemin.

ISMAËL HOUDASSINE

■ **EL-BANETE DOL** — Égypte 2006, 68 minutes — Réal.: Tahani Rached — Avec: Tata, Mariam, Abir, Donia — Dist.: Métropole films.

## LE CÔTÉ OBSCUR DE LA DAME BLANCHE

Quiconque a vu, en direct ou à la télé, les parades de grands voiliers à Rouen, New York ou Québec comprend encore plus le dépit et la colère suscités par la découverte que l'*Esmeralda*, superbe quatre-mâts goëlette, surnommé « La Dame blanche » et joyau de la marine chilienne, a servi de prison et de centre de torture après le coup d'État du 11 septembre 1973. La mort récente de Pinochet, poursuivi par des instances judiciaires de plusieurs pays, a clos un chapitre de cette histoire non encore terminée. Patricio Henríquez, cinéaste québécois d'origine chilienne, trouve les images et les sons pour évoquer le ballonnement de ce navire au gré de l'histoire et son imbrication dans la vie de Valparaiso, naguère si bien décrite par le cinéaste Joris Ivens. La solidarité internationale des organismes de défense de droits humains et l'action des parents étrangers des victimes, dans ce cas-ci, les Bennetts, beau-frère et sœur du prêtre ouvrier britannique Michael Woodward, amènent la diffusion des informations et le réalisateur filme les actions courageuses de cet homme âgé, Fred Bennetts, qui continue de venir interpellier la marine chilienne pour qu'elle reconnaisse ses torts et poursuive les coupables.

Patricio Henríquez, dans cette enquête, confronte habilement les dirigeants *pinochetistes* et montre que le combat pour la vérité sera encore long, même si le gouvernement a changé, car il est confronté à l'esprit de corps de « la grande muette », les forces armées du pays.

LUC CHAPUT

■ **Canada(Québec)**, 2006, 102 minutes — Réal.: Patricio Henríquez — Scén.: Patricio Henríquez — Avec: Sergio Vuskovic Rojo, María Eliana Comenán Hidalgo, Fred Bennetts — Dist.: ONF.

# EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



## UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

*samourai*

Simon Fortin,  
concepteur graphiste  
(514) 526-5155  
info.samourai@videotron.ca  
www.samourai.ca